DOCUMENT RESUME

ED 171 158 FL 010 379

AUTHOR	Dube, Normand
TITLE	Un Mot de Chez-Nous (A Message from Our Home).
INSTITUTION	National Assessment and Dissemination Center for Bilingual Education, Fall River, Mass.
SPONS AGENCY	Office of Education (DHEW), Washington, D.C.
PUB DATE	76
NOTE	87p.; A set of four audio cassettes at $6.00 is also available.
AVAILABLE FROM	National Assessment and Dissemination Center, 49 Washington Ave., Cambridge, Massachusetts 02140 ($3.00)
EDRS PRICE	MF01/PC04 Plus Postage.
DESCRIPTORS	Bilingual Education; Cultural Awareness; *Cultural Background; Cultural Context; Culture; *Ethnic Groups; *Ethnicity; *French; Higher Education; Literature; *Lyric Poetry; Minority Groups; *Reading Materials; Secondary Education; *Social Values
IDENTIFIERS	Elementary Secondary Education Act Title VII; *Franco Americans

ABSTRACT

This collection of 56 French poems, intended for use in a bilingual education setting, is presented in an attempt to capture and interpret the spirit of the Franco-American. The heritage and everyday life of the people, their towns and villages, the laughter and games of their children, their occupations, their hopes and dreams, and their joys and sorrows all find expression in the poetry. Pen and ink drawings illustrate many of the themes that are expressed in the work. (AMH)

****
* Reproductions supplied by EDRS are the best that can be made *
* from the original document. *
****

ED171158

UN MOT DE CHEZ-NOUS

par Normand Dubé

Dessins par Paul Jalbert

FL010379

U S DEPARTMENT OF HEALTH, EDUCATION & WELFARE NATIONAL INSTITUTE OF EDUCATION

THIS DOCUMENT HAS BEEN REPRODUCED EXACTLY AS RECEIVED FROM THE PERSON OR ORGANIZATION ORIGINATING IT. POINTS OF VIEW OR OPINIONS STATED DO NOT NECESSARILY REPRESENT OFFICIAL NATIONAL INSTITUTE OF EDUCATION POSITION OR POLICY

"PERMISSION TO REPRODUCE THIS MATERIAL HAS BEEN GRANTED BY

Ann M. Smith.
NADC

TO THE EDUCATIONAL RESOURCES INFORMATION CENTER (ERIC)."

The activity which is the subject of this publication was supported in whole or part by the Office of Education, U.S. Department of Health, Education and Welfare. However, the opinions expressed herein do not necessarily reflect the position or policy of the Office of Education, and no official endorsement by the Office of Education should be inferred.

The National Assessment and Dissemination Center for Bilingual Education is a special Title VII ESEA project funded by the U.S. Office of Education through the Fall River, Massachusetts, Public School System.

This publication was developed and printed with funds provided by Title VII of the Elementary and Secondary Education Act of 1965, as amended.

1976

The following selections have been reproduced with permission from the author.

TABLE DES MATIERES

LES BOURGS DE LA VALLEE	1
LE BALLON DANSE	2
DANS UNE GLACE	3
L'ENFANT	4
LA BOITE METALLIQUE	5
MON ETANG	8
MARTIN, UN VER, UN MERLE	9
DEUX TIGES DANS UN PLAT	10
LES ERABLES	12
GARCON AUX NOISETTES	13
VISION D'ENFANTS	14
TROP LONG	15
LE VENDEUR	17
CLOVIS	18
LES COULEURS	20
LE PAYS DES LAPINS	21
PASSION DU DIMANCHE	22
CARESSE D'AUTOMNE	25
SUR LA MER	26
UNE SEULE VEILLEE	27
LES FLOCONS FOLLETS	28
JE ET ELLE	30
LA TOUPIE	31
UN COIN DE TERRE	34
L'INNOCENCE	35
CONTRETEMPS	36
LE REVOLTE	37
L'AVEUGLE	39
TOURMENTS SUR UNE MOTO	40
L'AMOUR DE LA VERITE	41
TONOEIL	43
LES SORCIERES	46
TU SAURAS BIEN	47
COUSEUSE DE CHAUSSURES	48
DANS LE PETROLE	49
L'ETANG DES CRAPAUDS	52
1854: L'IMMIGREE	54
DU HAUT EN BAS	55

J'AI TANT AIME 57
THEOPHILE 58
JE VEUX VIEILLIR 60
PIEDS-NUS 61
DESSEIN SANS HISTOIRE 62
DANS LA BRUME 63
A LA FENETRE 65
LA MOISSON DU PRINTEMPS 66
UNE PLAIE 68
DEFINIR SES VALEURS 70
LE PREMIER SOUVENIR 71
DANS MON JARDIN 72
LE VOLE 73
L'ARCHITECTE 74
L'OPTIMISTE 75
DE NOIR ET DE BLANC 76
LIBERATION 77
LE VILLAGE 78

AVANT-PROPOS

Arborant l'habit du parfait néophyte, je m'étais lancé à la découverte du "mystère" franco-américain, m'essayant tour à tour à percer la farouche prudence des Acadiens de la Vallée Saint-Jean, et, à interpréter l'ardeur quasi révolutionnaire des Cajuns du sud-ouest de la Louisiane.

Et je m'en suis retourné, la tête pleine de bonnes senteurs d'autrefois, de malices paysannes, de relents d'amertume, mais aussi, vide de ces richesses qui viennent dissiper la curiosité. Des essences vibraient à mon insu, une sournoise schizophrénie ethnique me cognait aux temps...

Et puis, sans fracas, du fond de la Vallée, un coeur d'homme se mit au service de la magie des mots.

Il me conta de sa terre, de ces enfants qui n'en finissent pas de sourire, de ces amants qui s'attardent encore à la caresse de la lune, de ces lèvres qui murmurent toujours les mots des ancêtres, de ces fêtes populaires qui enchantent les rues, de ces poissons bleus qui se jouent du pêcheur.

Une poésie de la Vallée a pris naissance, les caches au trésor éclatent en une multitude de jaillissements de cristal...

Michel PIPYN

LES BOURGS DE LA VALLEE

J'habite une vallée
Toute parée de fleurs et de verdure
Au plus beau de l'été;
Où les cristaux de neige font la parure
Des hivers étoilés.

Le soir, dans les bourgs de la Vallée,
Les jeunes gamins
Voient les amoureux,
Amants doucereux,
Se tenir la main.
Car les soirs sont tous faits pour s'aimer.

J'habite une vallée
Qui ensoleille, aux heures du printemps,
Du matin la rosée;
Faite de pluie, de couleurs et de vent
A l'automne des années.

Le soir, dans les bourgs de la Vallée,
Les jeunes gamins
Voient les amoureux,
Amants doucereux,
Se tenir la main.
Car les soirs sont tous faits pour s'aimer.

J'habite une vallée
Où les jeunes amants de tous les jours
Ont le temps de s'aimer;
Où une seule silhouette faisant l'amour
Dépeint l'éternité.

Le soir, dans les bourgs de la Vallée,
Les jeunes gamins
Voient les amoureux,
Amants doucereux,
Se tenir la main.
Car les soirs sont tous faits pour s'aimer.

LE BALLON DANSE

Suzanne est jolie
Dans sa robe fleurie.

Par un beau matin,
Elle a rencontré
Un homme bien bouffé__
Le bon Sévérin.

Dans sa robe fleurie,
Elle danse et sourit
La Suzanne jolie.

Il vend aux enfants
De grosses poignées
De ballons bouffés__
Rouge, bleu, jaune et blanc.

Dans sa robe fleurie,
Elle danse et sourit
La Suzanne jolie.

Elle s'est acheté,
Par ce beau matin,
Un ballon bouffé__
Gros comme un boudin!

Dans sa robe fleurie,
Elle danse et sourit
La Suzanne jolie.

Le ballon aussi!

DANS UNE GLACE

Dans une glace,
J'ai vu d'un regard
Un homme
Qui tendrement
   A entaillé
   Le corps
D'une femme.
Ils étaient
   Comme un marbre
   Taillé en deux corps
   Entrelacés.
L'amour du sculpteur
A dû les sculpter
   Debout
Dans ce regard figé
Qui disait:
"Je veux t'embrasser."

C'est à cause
De papa et de maman
Dans cette pose
Dans une glace
Que j'ai appris
   A aimer.

L'ENFANT

Sur le visage d'un enfant,
J'ai vu sourire le soleil du matin
Et pleurer la pluie du printemps__
Ses plus grandes joies, ses plus grands chagrins.
Ses humeurs n'ont pas de mesures.
Ce qu'il veut, il le lui faut à deux mains:
Des parents, un ciel d'azur,
Un beau jouet et un rêve sans fin.
L'enfant se nourrit de baisers,
De récompenses, de grosses beurrées de pain.
Il ne se lasse de tout aimer
Comme un jeune gourmand qui a toujours faim.
Il court après les papillons
Qui volent dans le sentier des grands pins;
Puis, il guette le nid du pinson,
Les vers, les fleurs, les aiguilles d'un sapin.
Il balbutie ses jeunes désirs__
Les yeux baissés, les doigts fermés en poing__
Trottinant à n'en plus finir
Vers l'univers qui lui tend les deux mains.
Il trouve la vie à son réveil:
Il apprend, il rit, il aime les siens.
Il trouve le repos du sommeil
Et le fait que chaque jour a sa fin.

LA BOITE METALLIQUE

Je n'avais que huit ans
Et je me jouais déjà un drame
Un drame d'enfant
Pour qui le désir n'a de réalité
Que l'illusion du présent.

Je n'avais que huit ans
Et j'aurais voulu
Sur mon manteau bleu
Des boutons en argent __
Comme ceux que je voyais
Sur les comptoirs de magasins,
Plus gros que des vingt-cinq sous.
Alors,
J'ai décousu les trois,
En verre de lait blanc,
Qui ornaient
Le devant de mon manteau bleu.

Puis,
En pleine matinée,
J'ai couru vers maman
A qui j'ai dit
   Que je les avais perdus.

Elle sourit
Dans le soleil de la fenêtre.
Enfin, elle se leva
Et saisit sur l'étagère
La boîte métallique
Qui faisait l'objet de mon drame.

C'était une boîte
   Senteur de roses
   Comme le bouquet dessiné dessus.
Ma mère plaça tendrement
La boîte métallique sur ses genoux.
Elle souriait toujours
Dans le soleil de la fenêtre.

Maman leva
   Tendrement
Le couvercle.
Puis, comme une bouquetière
Qui se gonfle les poings de pétales,
Elle s'enfonça les doigts
   Dans la boîte__
Dans le trésor à boutons.

Il y en avait des ronds, des petits,
Des beaux, des brisés,
A deux points et à quatre,
Des neufs et des vieux.
La plupart étaient des boutons pour chemise;
Les autres, plus singuliers,
Je les avais vus
   Sur des habits de dimanche.

Au soleil de la fenêtre,
Le drame s'est déroulé
   Jusqu'à son dénouement.
Maman s'enfonça les doigts
Dans le trésor à boutons,
   Tous blancs,
Sans en produire un seul
   Qui soit en argent!

C'est comme ça
Que dans une seule matinée
J'ai vieilli
   Plus que mes huit ans.
J'avais joué le drame.
J'avais cru cette boîte métallique
   Un jardin de roses
Où la jardinière avait caché
   Un trésor dedans
   Trois gros boutons en argent.
Maintenant, je n'y croyais plus.
Mon rêve était saigné
   A la pointe des épines.

Cependant,
J'aurais dû le savoir
Que cette boîte n'était qu'une illusion.
Car j'avais toujours vécu
   La réalité du drame:
Le soupçon
Que nous n'avions pas d'argent.

MON ETANG

Voici
Eric qui pêche l'anguille;
Fred qui pêche l'éperlan.
Les petits poissons sautillent
Très heureux et très contents.

A sept heures,
Frétille un petit poisson
Au bout de leur hameçon.

A huit heures,
Un plus gros et plus digne
Tire au bout de leur ligne.

A neuf heures,
Les poissons géants cherchent
Le bout de leur longue perche.

Sans blague, dit l'un, j'ai vu
Un poisson de trois pieds, sans peine!

Sans blague, dit l'autre, j'ai vu
Un poisson plus gros qu'une baleine!

Voilà
L'histoire de deux pêcheurs
Près d'un étang très vaseux;
L'histoire de deux blagueurs
Près d'un étang poissonneux!

MARTIN, UN VER, UN MERLE

Martin pioche la terre,
La terre humectée de rosée.

Martin fredonne une chanson,
Une chanson qu'un merle lui a sifflée.

Martin pioche la terre,
La terre de soleil argentée.

Martin se rit du merle,
Un merle au guet pour son déjeuner.

Martin pioche la terre,
La terre grouillant de vers piochés,
Petits et sveltes comme un hameçon!
De vers picotés,
Terreux comme le bec d'un merle!
La terre grouillant de vers piochés,
Le merle picote la terre.

Martin, un ver, un merle,
Un merle matinal et éveillé.

Martin pioche la terre,
La terre aux sillons labourés.

Martin rêve à la pêche,
A la pêche qu'il aura pour dîner.

Martin pioche la terre,
La terre par un merle et un ver occupée.

Martin pioche,
Pioche,
Pioche la terre.
Le merle picote,
Picote la terre,
Picote la terre.
Et le ver, il tricote la terre,
Tricote la terre,
Tricote la terre.

9

DEUX TIGES DANS UN PLAT

C'est une excursion annuelle,
   Familiale,
Que la cueillette à la fougère.

Les enfants, la mère et moi,
On roule dans les concessions,
Sur un chemin goudronné.
Puis, sur la route d'un chantier,
On s'arrête,
   Comme par instinct,
Sur la piste d'une trouvaille
Au ras d'une clairière.

   Belle fougère!
   Beau verdage,
   Tige veloutée,
   Camouflagée
   Dans l'herbage.
   Belle fougère!

Ce matin,
J'en ai ramassé deux tiges__
Les deux plus belles__
Grasses comme des chenilles
   Qui ont bu l'ombre,
Le soleil et la rosée.

Demain,
On les aura mangées,
Bouillies dans l'eau,
Puis, sautées dans le beurre__
Comme on fait avec leur cousin,
   Le pissenlit.
Quelle friande chair sauvage
Que cette fougère
   Mangée dans un plat
   De porcelaine fleurie!

La cueillette à la fougère,
C'est un souvenir
   De ma jeunesse:
Une assiettée de sagesse
Dans deux tiges printanières
Pour qui les veut manger.

   Belle fougère!
   Beau verdage!
   Tige veloutée!
   Camouflagée
   Dans l'herbage.
   Belle fougère!

LES ERABLES

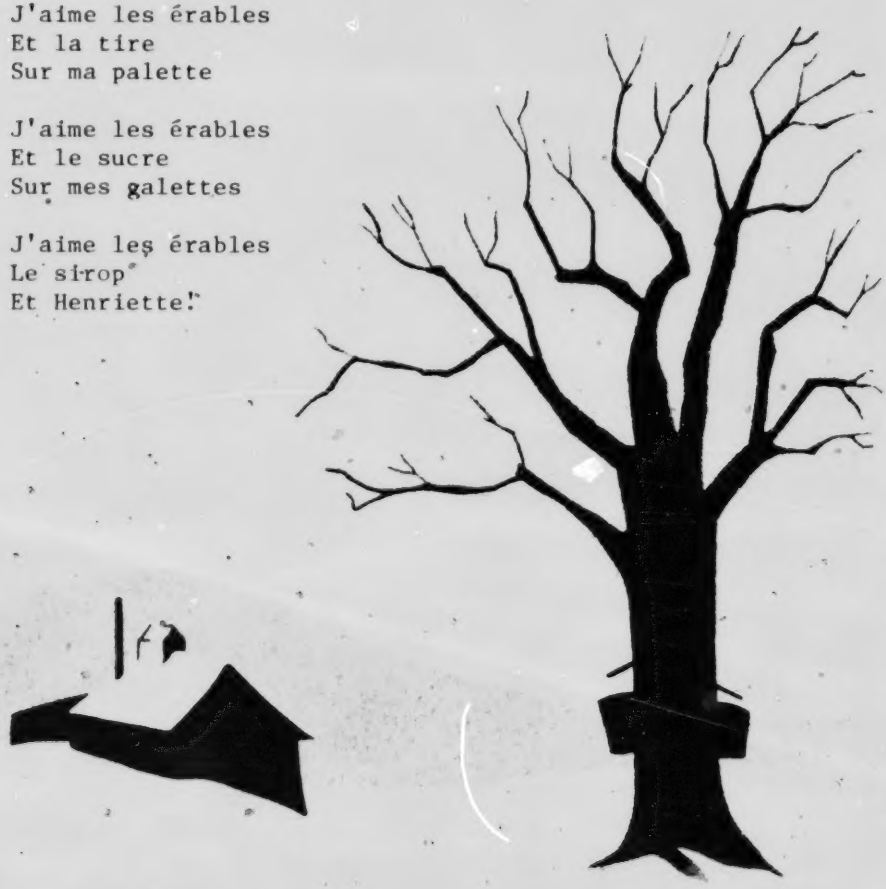
J'aime les érables
Et la sève
Dans la cuvette

J'aime les érables
Et le goût
De la trempette

J'aime les érables
Et la tire
Sur ma palette

J'aime les érables
Et le sucre
Sur mes galettes

J'aime les érables
Le sirop
Et Henriette.



GARÇON AUX NOISETTES

Petit garçon
   Aux noisettes,
Où étais-tu hier?

Au fond des bois
Chantant à pleine voix:
Au fond des bois
Pour cueillir des noix.

Petit garçon
   Aux noisettes,
Où vas-tu aujourd'hui?

Près de la croix
Chantant à pleine voix;
Près de la croix
Pour vendre des noix.

Petit garçon
   Aux noisettes,
Où seras-tu demain?

Tout seul chez-moi
Pleurant à pleine voix;
Tout seul chez-moi
Sans sou et sans noix!

VISION D'ENFANTS

Mon grand-père,
Enfant de Lille,
Avait peur des gros loups-garous.
Il m'a raconté, par la centaine,
Contes et superstitions
Au sujet de ces sinistres hurleurs
Qui hantaient les bois.

Mon père, lui,
D'après ses contes,
Craignait le Bonhomme Sept Heures.
Chaque soir de sa jeunesse,
Il a vécu dans l'illusion de voir,
Par la fenêtre de sa chambre,
Les fantaisies et la magie noire
Du fantôme qui rôdait
   Autour de la maison.

Mais moi, voyez-vous,
Je n'ai peur de rien.
Car j'ai, au pied de mon lit,
   Journaux,
   Télé,
   Et magazines
Qui m'immunisent contre les visions
Que doivent souffrir
   Les enfants moins bons.

Mais, dites-moi:
Qui racontera des contes à mes enfants?

TROP LONG

Un brin d'herbe trop long,
C'est très nerveux,
   Hérissé comme un frisson:
C'est très malheureux,
   La tête sous un talon:
C'est très orgueilleux,
   Sans nous en donner la raison;
C'est très courailleux,
   Epiant les folles sur le gazon:
C'est très ombrageux
   Girouette et sans façon.

   Ça rit vert
   Ça boit le soleil
   Ça plie au vent
   Ça guette la tondeuse
   Ça soupire à noirceur
   Ça vit en foule
   Ça se mouille à la pluie
   Ça pense tout seul.

Un brin d'herbe trop long
   C'est très heureux:
   Verdure de pelouse,
Obélisque dans la rosée,
   Nu sous la rosière,
Chlorophylle bouclée de fleurs,
Brin d'herbe
S'élançant vers un papillon,
Brin d'herbe
Frôlant une poignée de doigts,
        Une poignée de tendresse,
        Une poignée du coeur des amoureux!

Un long brin d'herbe,
Ce n'est peut-être jamais trop long.
Ça naît
Ça pousse
Ça pleure
Ça verdit
Ça se donne
Ça saigne
Ça meurt

Un long brin d'herbe,
Il y en a peu d'aussi fin
De plus tranchant,
Ce n'est peut-être pas savant
Amant
Catin.
Ce n'est jamais vilain.

Enfin,
Peut-on douter
Ce qui est mis en évidence?
Seul,
Un brin d'herbe trop long
Seul,
Un brin d'herbe trop long,
Seul
Peut répondre à sa raison.
En sommes-nous d'accord?
Un brin d'herbe trop long
A sa raison
Dans sa saison.
En sommes-nous d'accord?
Un brin d'herbe trop long
A sa saison
Dans sa raison.

Un long brin d'herbe,
C'est bon.

Un brin d'herbe,
Ce n'est peut-être jamais trop long.
C'est bon.
Même long.
Même trop long.
C'est bon.
Un brin d'herbe.

LE VENDEUR

Si j'étais vendeur,
J'aurais un marché
Aux tables comblées
De pots de douceur,
De rêves sans peur,
De justice offerte,
De peines souffertes,
De soirs sans noirceur,
De bonnes odeurs.
Je vendrais au monde
De belles bouches rondes,
Des gouttes de pleurs,
De plus longues heures,
Des vies en santé,
Des voies de lueurs,
De grands lits en fleurs,
Des amours aimés.

Croyez-moi,
Dans un monde de 'tout de suite',
Toutes ces choses se vendent très vite,
Croyez-moi.

CLOVIS

Clovis est le prince de la mer.
Il vit dans l'eau salée et claire.

Il est rouge comme un petit coeur.
Il aime son père, sa mère, sa soeur.

Clovis vit avec la morue
Et d'autres poissons moins connus:

La tortue, la truite, le thon
Et le merveilleux gros saumon.

Clovis est un homard heureux.
Il nage; il danse; il joue mille jeux.

Le jour_la nuit_il fait son beau
Aux ondes des vagues de bateaux.

Mais Clovis est aussi peureux:
Une trappe de pêche le rend nerveux.

Et les homards plus grands, plus gros,
Se moquent de Clovis LeBeau!

Un jour, à l'ombre d'un filet,
Il voit la forme d'un objet.

Ce sont des bois cloués en cages
Qui mangent les homards moins sages.

Clovis nage avertir son père
Que les trappes sont dans la mer.

Mais il nage vite et ne voit pas
Le grand filet qui sert d'appas.

Le jeune homard se voit mal pris.
Il baisse la tête et réfléchit.

Tout à coup, avec ses pincettes,
Il coupe les ficelles muettes.

Il nage vers les eaux de son père.
Il nage vers les eaux de sa mère.

Il avertit la belle morue
Et son amie, la grosse tortue.

"Les trappes! Les filets! A l'eau!
A l'ombre des vagues des bateaux!"

Dans les eaux se répand le bruit.
Tous les poissons sont avertis.

Clovis LeBeau vit de courage_
Les trappes ne mangent que les moins sages.

Le pêcheur vient; le pêcheur part.
Le calme revient chez les homards.

Aussi, Clovis est grand héros
Par tout le royaume des eaux.

LES COULEURS

Les enfants
Sont comme de belles fleurs.
Les enfants
Prennent toutes les couleurs.
Un noir.
Ou un blanc.
Pétale jaune ou pétale rouge.
Ils naissent. Ils grandissent. Ils bougent.
Les soirs,
Au printemps,
Ils rêvent de belles fleurs__
Les enfants aux couleurs.
Puis à l'été,
Ils aiment s'aimer
Les enfants aux couleurs.
Aux mois d'automne
Ils vont cueillir les fleurs
Avant que sonnent
Les longs mois d'hiver__
Les longs mois d'hiver
Quand il n'y a plus de fleurs.

LE PAYS DES LAPINS

Tout près de Lille
Se trouve le pays des Lapins__
Près de la ville
Où Clément cultive son jardin.

A chaque année,
Quand approche la fête des Lapins,
Le jeune fermi[illegible]
Les guette aux p[illegible]tites heures du matin.

Clément aime leur petit sourire,
Leurs yeux roses et leur poil tout blanc.
Comme par magie, il va les suivre.
Jusqu'au pays où s'arrête le temps.

Dans ce lieu à l'abri du vent,
Connu des Lapins et de Clément,
Ecureuils, pic-bois et papillons
S'amusent dans les voies de bonbons.

Chocolat, caramels, blanc nougat,
Réglisses noires et cornets de glace
Sont les mets d'un festin de gala
Que les gourmands de Pâques mangent sur plac[illegible]

Son panier rempli d'aventures,
(Chacune dans un oeuf colorié)
Clément retourne, par la haie des mûres,
A ses carottes de la matinée.

Dans un instant,
Disparaît le pays des Lapins.
Et pour un temps,
Le garçon cultivera son jardin.

PASSION DU DIMANCHE

Chaque dimanche,
Après la gourmandise du grand repas,
Je jetais un oeil d'enfant vers le salon
Sur le plat aux chocolats__
   Les chocolats du dimanche
   Que maman avait achetés le samedi.

J'avais l'oeil
   Sur le plus gros morceau
   Aux proportions les plus parfaites.
C'était celui-là que j'avais choisi des yeux,
      Debout au seuil de la porte,
Même avant que maman nous ait invités
      Dans le grand-salon,
      Mes frères et moi.
Pour recevoir la merveille d'un bonbon.

J'avais l'oeil
   Sur le morceau le plus brun,
                  Le plus épais,
                  Le moins écrasé__
   Un chocolat pour qui je devinais
   Un coeur parfumé de vanille,
      Meilleur que celui du dimanche dernier
      Que j'avais, à vrai dire, déjà oublié.

Comme j'étais silencieux
Devant le plat aux chocolats;
Mais j'étais mille fois tourmenté
Aux jours quand maman avait acheté
Des chocolats aux cerises.
Alors, j'étais l'image d'un séraphin
Tenté par la gourmandise
En plein dimanche au grand salon du paradis.

Quoi dire, aussi, des chocolats de jours de fête:
Noël,
Saint-Valentin
Pâques
Maman nous gâtait, ces jours-là
D'un choix plus friand:
Chocolats au caramel,
Aux fraises,
Et à l'érable.
Debout, figé devant le plat inépuisable.
Combien de morceaux ai-je imaginé avoir mangés?
Gourmand séraphin terrestre,
J'avais toujours le diable dans la bouche
Pour me tenter!

Un beau dimanche,
Un dimanche aux cerises,
J'ai succombé.
C'est alors que j'ai vite appris
Que les chocolats volés
Sont moins bons à manger__
Qu'un gourmand ne savoure jamais
Le chocolat de son péché.
Et puis, maman, à mon insu,
Avait dû les compter
Car elle s'était bien aperçue
Que le plus gros avait disparu.
Elle m'avait reconnu comme le vrai coupable
Par la tache bien essuyée sur mon pantalon.
Pour un jeune pénitent,
Ce fut dur de souffrir deux carêmes
Dans la même année;
C'est que j'ai dû me contenter,
Pour très longtemps,
D'être servi le dernier.

Les chocolats du dimanche,
Avec les années,
Ont disparu comme un goût que l'on a abusé.
Aujourd'hui,
Si l'on me présente des chocolats,
Même dans une boîte richement décorée,
Je m'abstiens le plus souvent
D'en goûter les plaisirs__
Sauf celui de revivre les dimanches
Quand ma passion la plus désordonnée
Etait dans un plat aux chocolats
Achetés le samedi.

CARESSE D'AUTOMNE

Voyez le nuage
S'amonceler sur les toits:
Rideau en cage
Sans point, sans pli et sans poids.

La nuit, sans tapage,
Il caresse les parois
Des murs les plus sages
Sans que personne le voit.

La fourbe encage
Les murs, du sol jusqu'au toit:
Précieux otage
D'une nature à tout droit.

Transis par l'hommage,
Les humains n'ont plus de quoi
Disputer le gage
D'un long baiser aussi froid.

La nuit, en automne,
Est sournoise et cajoleuse__
Comme la caresse qu'elle donne
Dans la froidure nuageuse.

SUR LA MER

J'ai voulu un jour,
M'en aller baigner aux flots de la mer
Pour trouver l'amour
Qui donne des baisers loin de la terre.

J'ai suivi les houles
Qui cachent leurs désirs sur des lèvres mouillées.
Mais le temps refoule
Les plus grands plaisirs sur des vagues brisées.

J'ai nagé l'orage
Aux cheveux qui pleurent dans le vent des eaux.
Il a fait naufrage,
Sans peur et sans peine, au coeur d'un bateau.

L'horizon doré,
Léché d'une vague saoûle et fringante,
Etait trop salé
Pour souffrir des caresses innocentes.

Ainsi, de retour,
J'ai soudain compris qu'il faut peu rêver:
Le prix de l'amour
Est l'amour d'une terre bien cultivée.

UNE SEULE VEILLEE

Les sorcières
N'ont rien à faire
Durant l'année__
Ni dans la mer
Ni sur la terre
Ou les nuées.

Les trois commères
Vivent de misère
Toute la journée__
Sans père, ni mère,
Ni soeur, ni frère
Pour les aimer.

Dans leur coin noir,
Elles pleurent le soir,
Découragées.
C'est triste à voir,
Près des tiroirs,
Leurs draps mouillés.

Il faut savoir
Que leur pouvoir,
A chaque année,
Se fait valoir
Dans toute sa gloire
Une seule veillée.

Le jour des Morts,
Elles vont dehors
Pour s'amuser.
Le monde qui sort
Fait un effort
Pour les aimer.

Puis, elles s'en vont
Dans leur donjon
Pour se cacher.
Des quatre saisons,
Elles ne riront
Que cette soirée.

LES FLOCONS FOLLETS

Ce matin,
   Sur la neige récemment tombée,
J'ai vu se trémousser
Quelques flocons élégants et fous
Devant les lisses de mon ski-doo.

Ils semblaient ne pas vouloir y rester
   Tellement ils s'agitaient dans le vent
      A la mesure du temps.
Du moins, c'était de cette façon
Que j'envisageais le spectacle.

Aussi, j'ai continué à m'imaginer
Que les flocons follets étaient venus de loin
   Habillés en costume de gala
   Comme si la terre était un hall de danse
   Plutôt qu'une salle d'attente.

S'étaient-ils perdus?
Quels lieux avaient-ils déjà vus?
Etaient-ils tombés sur une planète hostile
   Découvrant la misère
      Où ils auraient voulu la vie facile?
Je leur posais ces questions
   Sans qu'ils ne répondent rien.
En tout cas,
   Pour un petit moment,
Ils ont cessé de danser.
J'aurais voulu voir de plus près
   Les diamants sur leur costume de gala.
Mais, le répit n'a pas duré.
Bientôt, ils sautaient de plus belle
   Comme des affolés.

Je les regardais toujours se trémousser
   A la mesure du vent
   Qu'agitait le temps.

Tout à coup!
Les plus follets,
Aux odeurs d'hiver
   Et aux couleurs de la journée,
Ont couru vers ma joue pour y danser.
Dans un instant,
Ils avaient disparu
Dans la chaleur de ma fossette froide
   Et fondaient comme des pleureurs
   Qui se cachent
   Pour mieux pleurer.

Du même coup,
   Dans le tourbillon qui jouait aux frissons,
Les autres se sont évadés
   Entre les lisses de mon ski-doo
Vers un recoin de la saison
   A l'abri du vent et du temps
   Qui avaient effectué cette étrange dispersion.

Cruelle planète
   Où les flocons de neige les plus follets
   Ne font que fondre et s'évader.
Pourtant, c'est une planète docile
   Où le moindre gaillard se trace,
      En hiver,
   Une piste pour son ski-doo.
Les flocons follets,
   En costume de gala,
Faits pour les halls de danse
N'y ont peut-être pas leur place?
Du moins,
Faut-il qu'ils sachent
   Que la terre est une salle d'attente
   Et qu'à travers le vent du temps
   Souffle parfois un tourbillon.

Alors,
   Il faut garder son sang froid__
   Et ne pas s'affoler.

JE ET ELLE

Je n'ai rien dit
Elle a souri
Je lui ai parlé
Elle a pleuré

Je n'ai rien dit
Elle a compris
Je lui ai parlé
Elle a douté

Je n'ai rien dit
Elle a rougi
Je lui ai parlé
Elle a aimé

Elle n'a rien dit
Je suis parti
Elle avait parlé
J'étais trompé!

LA TOUPIE

A Noël,
Je pense toujours aux toupies__
Aux toupies
Que je voulais à cinq ans
Et que je n'ai jamais reçues.

Une toupie,
C'était un de mes rêves
   De chevelure blonde__
Le cadeau des autres
Que je désirais
   Sans l'entendre
   Sans la toucher
Sauf dans mes rêves
   De petite chevelure blonde.

Moi,
Le seul cadeau que je recevais,
C'était un regard tendre
   De papa et de maman__
Un regard tendre et muet
Qui répétait chaque année:
   Petite chevelure blonde,
   Tout ce que l'on peut te donner,
   C'est l'amour d'hier.
   On en a encore pour aujourd'hui.
   Une toupie?
   Demain, peut-être.
Mais notre amour,
   C'est plus certain.
C'était ça Noël__
   De l'amour vrai
   Dans une toupie imaginaire
Toujours bouclée de pauvreté.

J'ai eu six ans.
   Sept ans.
Et mes toupies tournaient à chaque Noël
Dans la chevelure blonde de mes rêves__
Rêves qui me semblaient
   De plus en plus enfantins
Mais d'autant plus chers
Plus je vieillissais.
Et les toupies changeaient
   Dans mes rêves__
De celles aux couleurs de Noël
A celles qui fredonnent
   Des cantiques d'hiver glacé.

J'avais sept ans.
Je pouvais imiter
   Toutes les ondulations
De toutes les toupies
Que j'avais vues__
En métal et en plastique,
Les minces et les plus bombées,
De magasin et de salon de voisins__
Toutes les toupies
Que j'avais vues
   Sans jamais en avoir reçu.

J'avais sept ans.
Et en ce soir de Noël,
J'en ai vu une par ma fenêtre
La grosseur d'une étoile
Filant sur le plancher de la nuit
Comme une danseuse de ballet
   Qui pirouette
   Sur les calendriers de cuisine.
Elle tournait toujours,
La toupie argentée,
Lorsque je me suis endormi.

Le matin,
J'avais encore la toupie
Dans l'oeil.
Mais elle était beaucoup plus belle
Parce que c'était une vraie__
Une toupie qui remplissait
Les deux mains de papa.

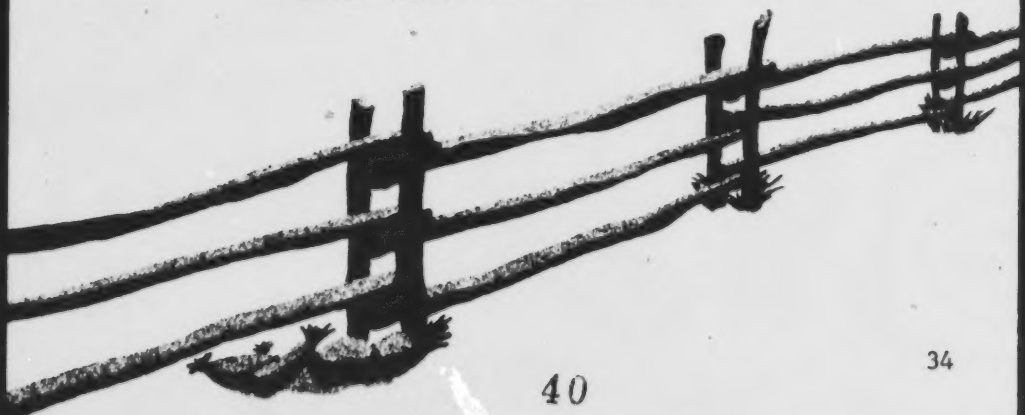
Elle me semblait
Vêtue de tous mes rêves,
De toutes les toupies
Que j'avais vues.
Quand je l'ai fait
Danser et chanter.
Je savais
Que papa et maman avaient mis
Beaucoup d'amour dedans.
Toute la journée de Noël
J'ai entendu,
Dans la toupie,
Leur refrain d'hier:
Je t'aime.
Je t'aime.
Je t'aime.
Et je savais
Que je pourrais l'entendre demain__
Parce que l'amour dedans
Etait pour toute l'année.

UN COIN DE TERRE

Hier,
J'ai tourné un grand coin de terre
Pour voir l'amour caché dessous;
Il n'y avait pas de mystère
Mais un grand coeur couvert de boue.

Aujourd'hui,
Limon qui bat dans ce cratère,
Je prends de toi l'amour si doux;
Le temps façonne sur la terre
Des coeurs de chair et non de boue.

Demain,
Epris de passions passagères,
Noués par un amour jaloux,
Nous vivrons sur ce coin de terre
D'amour humain et non de boue.



L'INNOCENCE

Nu,
Elle s'était étendue
Sur un lit de tendresse,
L'Innocence.

Par une nuit, je l'ai aimée
Près de mon coeur entrelacée
Son corps frissonnant contre le mien
De l'amour qui coulait de ses seins.

L'Innocence
A vu dans mes caresses
L'éveil de mes désirs
Sourire.

Et la tige dans la rose a saigné
Tant la fougue de l'amour l'a blessée.
La fleur avait connu son grand destin
Quand son odeur a rempli le matin.

Innocence
Eprouvée de l'enfance
Suscitée sur le lit
D'une nuit!

Dans un instant, tu as goûté,
Au grand festin des bien-aimés,
Que l'amour est pour l'amant un lien
Entre l'Innocence et le matin.

CONTRETEMPS

Donnez à Normand
Un coup,
Un archet, un violon.
Il joue
Des airs de vieux rangs
Pour les coeurs jeunes qui veulent danser en rond.

Ses airs sont des gigues
Nombreuses
Dont la cadence à délire,
Heureuse,
Sans fin, sans intrigue,
Pousse, tour à tour, à danser et à vivre.

Il joue toute la nuit
Monté
Par l'amour qui tape du pied__
Tenté
Comme un coeur séduit,
Par la belle aux yeux bleus qu'il veut aimer.

La vie est une ronde
Dansée
Sur la ficelle du temps__
Jouée
En plein coeur du monde
Avec refrain, mélodie et contretemps.

LE REVOLTE

Tu veux une cigarette?
Tiens.

Je lui parle comme on se parle.

Ces poteaux de T.S.F.
Ressemblent
Aux colonnes d'une grande nef.
   Il frappe du pied un caillou.
On construit une autre école,
Tu sais,
Dans les Concessions Nicole.
   Il frappe un autre caillou.
Les marchands se sont unis,
Hier,
Pour conclure l'affaire des prix.
   Il frappe, plus fort, un caillou.
Elle m'intrigue toujours,
Tu sais,
Celle qui m'inspire l'amour.

Je lui parle comme on se parle.

Elle m'a décrit un richard
Voisin
Aux exigences très bizarres.
   Il frappe un gros caillou.
J'ai vu, au Centre, des tableaux
Coquettes
Pour décorer les bureaux.
   Il frappe très loin un caillou.
On traduit les tragédies,
Tu sais,
Comme le Cid et Athalie.
   Il frappe sans peine, un caillou.

Mes parents, depuis longtemps,
Me parlent
De mon héritage vivant.

Je lui parle comme on se parle.

Mais j'aime mieux aujourd'hui,
Tu sais,
Ça sent un monde reconstruit.
Il se penche vers un caillou.
Il le ramasse sans mépris.
Il me parle comme un homme doux.
"Enfin, j'ai trouvé un ami."

L'AVEUGLE

Sous prétexte
Qu'il était plus éclairé que moi,
Un aveugle
Dont je ne connaissais pas le nom
A voulu me dérouter vers l'ignorance
De ce que je suis.

J'ai résisté.
Il s'est égaré loin de la route
Qu'il s'était tracée.

Quelques années plus tard,
Il reprit éperdument sa démarche
Vers la négation de ma vie,
De ma langue,
De ma culture,
Et de mon identité.
J'ai survécu l'assaut.
Lui, comme il était aveugle,
Il s'est perdu de nouveau.

Aujourd'hui, avec condescendance,
L'aveugle essaie de m'éduquer
A coup d'illusions,
De faux-rêves,
De faux-élans,
Et de fausses-raisons.

Je n'ai pas encore succombé
Aux appâts
D'un avenir équivoque et sans issue.

Aussi,
Comme bien d'autres,
J'ai déjà trop saigné
Aux mains de cet aveugle
Dont je connais aujourd'hui le nom:
PREJUGE!
Mais
Je refuse de mourir
Avant de l'avoir aimé!

TOURMENTS SUR UNE MOTO

Au temps où les arbres reverdissent
Et que les jardins de roses fleurissent,
C'est déjà le mois de juin chez-nous.
Alors, parmi tous les sons d'été
Par lesquels je me laisse entraîner,
Je préfère le vrombissement matou
De ma moto au flux du matin.
Je file, aux petites heures, les grands chemins
Grisé par les odeurs répandues
De rivière et de fruits sauvages__
Suivant les sentiers du temps perdu
Où la vie se dévoile le visage.
Je pousse soixante sur le noir goudron,
Les yeux éveillés derrière un masque,
Entre les poteaux et les maisons__
Cheveux blonds frisants hors de mon casque.
Je pousse soixante longeant la rivière
Où mes rêves se baignent de lumière;
A chaque tournant, je coupe le vent,
A droite et à gauche avec le versant.
Je pousse soixante au brillant soleil
Par des chemins d'ordures et de bouteilles
Où de jeunes voyageurs font du pouce__
Même Marie-Louise à la mine douce.
Les plus gros Ford, orgueil des chauffeurs,
Roulent près de ma moto leur petit bonheur.
Je pousse soixante vers la campagne,
Tellement le paysage pétille
De douceur dans l'air et sur ma peau.
A travers mes lunettes scintillent
Les couleurs d'un monde trop chaud.
Les mains aux manchettes, je pousse soixante,
Mordant la torpeur de la journée
Au moment où la vie me tourmente.

C'est qu'hier, je roule toujours vers aujourd'hui
Sachant très bien que c'est demain qui me suit.

L'AMOUR DE LA VERITE

Prologue
Au soleil de la vie
La moindre vérité
Se déguise de clarté
Sans amour pour l'animer.

Avec la lune,
L'Amour est sorti;
   Il voulait veiller.
Moi, je suis parti;
   Il fallait rentrer.

Comme ça,
J'ai appris à rester
Au soleil des journées,
   Imbu de vérités,
   Ne sachant pas aimer.

Avec la lune,
Moi, je suis sorti;
   Je voulais veiller.
L'Amour est parti;
   Il s'était caché.

Comme ça,
Je suis toujours resté
Au soleil des années,
   Imbu de vérités,
   Ne sachant pas aimer.

Avec la lune,
L'Amour est sorti.
   Je voulais veiller.
Une lueur jaillit;
   Nous nous sommes aimés.

Comme ça,
Par l'Amour assagi
Des plus franches vérités,
J'ai bientôt appris
Qu'il faut l'éternité
Pour apprendre à s'aimer.

Epilogue
Le moindre sentiment
Que le temps éveille
Mûrit très lentement
Comme un long réveil.

TONOEIL

Tonoeil est un jeu
Joué à deux ou à quatre
Plus même
Si la compagnie est bonne
Et les coeurs innocents

Tonoeil est un jeu
Joué sans résistance
A la manie des enfants
Avec entrain
Avec bonhommie
Un peu de tendresse
Beaucoup de sagesse

Tonoeil est un jeu
Sans paroles
Sans gestes
Sans règles
Un jeu quand même
Avec les yeux
Pas plus

Se désoeiller
C'est ça le jeu
Pour voir qui pleure
De peine
De rire
De rage
Sans rien dire

Il ne s'agit pas
De couleurs brun ou bleu
De formes en amande ou en ovale
De beauté ou de laideur
De vieillesse ou d'âge tendre

Se désoeiller
C'est ça le jeu
Pour voir qui sourit
De tristesse
De joie
D'amour
Sans tout dire

Il ne s'agit pas
De candeur ou de déception
De courage ou de peur
D'endurance ou de faiblesse
De noirceur ou de clarté
De clignotage

Se désoeiller
Tonoeil
Ce sont mes yeux dans les tiens
Ce sont tes yeux dans les miens
A dessein
Par affection
Par détresse
Pour ne rien dire
Pour tout dire

C'est franc
Un oeil
C'est touchant
Un oeil
C'est perçant
Un oeil

Tonoeil est un jeu
Joué par tout le monde
Compris par plusieurs
Apprécié par certains

C'est un jeu
De tranche vie
Du soir au matin
C'est qui pleure
Qui sourit
Qui enrage
Qui soulage
Qui vit
Qui se meurt

Tonoeil
Me le dit
Te le dit
Nous le dit

Pour moi
C'est une passion
Tonoeil
C'est un jeu passionnant
De jouer
De chercher
De fixer
Tonoeil

Joue
Cherche
Monoeil
Tonoeil
Nosyeux
C'est un jeu passionnant
De se confondre
De se morfondre

Tonoeil
Monoeil
A chaque jeu
Tonoeil
Devient plus mystérieux
Monoeil
Te dit mille choses

Je joue__je joue__je joue
Sans rien trouver
Sans rien perdre

C'est un jeu
Se désoeiller
Du soir au matin
C'est l'alchimie entre les humains

Il faut le jouer
Pour pleurer
Pour comprendre
Pour sourire
Pour aimer.

LES SORCIERES

Quand le soir a fermé ses rideaux,
Les sorcières ont joué sur la scène
Leur comédie de grandes diablos:
Les folles de nuit qui se promènent
Avec des étoiles pour fanaux.

Dans la nuit, elles balaient les cieux;
Et parfois, elles lavent la terre.
Elles suivent les augures des dieux
Qui ont pour nourrice la mer
Et, pour père, le vent silencieux.

Leurs domaines sont les astres lointains:
Jupiter, voie lactée, ou la lune.
La Grande Fantaisie les maintient
Rougeaudes, noirâtres ou toutes brunes;
Pleines de peur, de rire et d'entrain;
Sans souci, sans mal et sans rancune.

Hier, j'ai vu dans les plis du rideau
La plus laide au talent le plus drôle:
Elle faisait des entrechats les plus beaux,
Comme un clown qui aime son rôle
De faire rire les enfants du château.

Sur les bords de la lune éclairée,
La plus jeune, assise, versait des larmes;
Elle venait d'apprendre, dans la soirée,
Que les hommes avaient trouvé le calme
Où elle avait cru les lieux hantés.

La plus sage tissait un grand manteau
Entre les seins de deux roses montagnes.
La frange était le soir nouveau
Qui retombait sur la campagne
Comme la longue nuit d'un tableau.

Quand le soir a trouvé le matin,
Les sorcières ont joué leur ennui.
La comédie arrivait à sa fin.
Il ne leur restait qu'un désir:
De voir un jour, le jour à sa fin.

TU SAURAS BIEN

Si sous la flamme d'une pierre
S'était caché l'Amour,
Tu aurais un point de repère
Pour te construire une tour.

Les coeurs d'amant, par toute la terre,
Se font chacun la cour.
Il faut leur découvrir l'affaire
Qui s'aime d'un même amour.

Vis ton bonheur et ta misère
Le long du grand parcours.
Hélas, tu sauras bien quoi faire
Si tu rencontres l'Amour.

COUSEUSE DE CHAUSSURES

A l'ombre de l'usine,
Au soleil du printemps,
J'ai croisé Caroline,
La couseuse des amants.

Couseuse de chaussures
Au riant visage,
Ton sourire me rassure
Que tu n'es pas mirage.

Comme les autres, je t'ai vue.
Et mon coeur palpita
D'un amour si aigu
Que le temps s'arrêta.

Couseuse de chaussures,
Aux yeux de mer verte,
Ton regard me rassure
De passion découvertes.

Les amants qui t'on vue
A l'ombre de l'usine
Ne te reverront plus
Qu'avec moi, Caroline.

Couseuse de chaussures
A la mine vertueuse,
Que l'amour les rassure
Que tu seras heureuse.

J'ai épousé Ma'Line,
Couseuse de chaussures__
C'est la vie qui destine
Nos plus grandes aventures.

DANS LE PETROLE

La fumée de pétrole
   Me serrait les narines
   Et déplaçait la bouffée d'air
      Que j'avais dans les poumons.
Non, je n'étais pas à la guerre.
Je ne faisais que mon boulot,
   Comme ça,
   A vingt ans,
Dans une station d'essence.
Je vérifiais les piles;
Je graissais les voitures;
Je faisais le plein;
Je remplaçais les carburateurs;
J'ajustais les freins.
C'était un métier.
J'aimais mieux ça
   Que pousser un crayon.
Et puis,
   J'étais le fils du propriétaire__
Comme patron, il n'était pas exigeant.
   J'arrivais à l'heure;
   Je mettais mon temps;
   Je ne lui faisais pas d'histoires.
Les copains qui venaient
Connaissaient mes humeurs;
   La besogne à la besogne.
   Les taquineries, je les gardais
      Pour mes heures de loisirs.
Dans le garage,
Je pliais aux exigeances
   Du devoir et du métier.

La vie m'avait choyé.
Pas tous les gars pouvaient
    Sentir l'huile à la fin de la journée;
    Sourire aux poupées dans leur carosserie
        De merveilles marchandées;
    Sortir à la pluie pour 50 cents;
Dire 'Bonjour' aux gros messieurs
    Qui me regardaient
    A travers leur pare-brise fumé
        Avec des yeux niais
        Mais le gros lot à la main;
Faire des profits
    Pour les commerçants de grosses maisons
    Qui cherchent leur trésor
        Dans notre misère;
Et puis, entendre mon père tousser
    Parce que depuis 27 ans
    Il fume l'essence d'une grosse compagnie.
Vous comprenez que tous ces avantages
Me donnaient droit
    A mes taquineries avec les copains.
        Le soir, dans les bars,
        On échangeait des blagues
        Et, parfois, on s'émoussait les esprits.

J'avais le luxe d'une voiture
    De copains,
    Une putain,
    Un voyage de vacances,
    Une fille à qui parler,
    De vrais copains
        Qui me laissaient faire mon métier,
Des soirs de repos,
Une putain
    Coquette et gamine,
De vrais copains
    Qui parlaient beaucoup
        Sans penser à rien.
Je faisais mon métier.

J'étais choyé
Car j'ai entendu mon père tousser
Jusqu'au jour où le médecin lui a dit:
"Jean-Pierre, c'est assez.
Tes poumons en ont assez.
Tu ne peux plus fumer
L'essence des grosses compagnies.
Jean-Pierre, ton corps en a assez."
Il avait 45 ans.
Moi, j'en avais 22.
J'étais choyé.
J'avais bien appris mon métier.
Papa me rendait, sans peine, ses affaires.
Maman continuait à garder les livres,
A garder mon père
Qui n'arrêtait plus de tousser
Et de railler.

Parfois, maman et moi,
Nous l'avons surpris à pleurer.
Mais, j'étais devenu patron
Avec pleine responsabilité.
Chaque jour,
Je pliais aux exigences
Du devoir et du métier.
Chaque jour,
Je sentais l'huile.
Je voyais les poupées,
Les gros monsieurs,
Les 50 cents,
Les commerçants de grosses compagnies
Et leurs profits.
Rien n'a changé.
Sauf, que j'ai enterré mon père
Il y a deux jours.
Il avait 46 ans.
Et pour la première fois,
Je me suis entendu tousser.

L'ETANG DES CRAPAUDS

Près du sentier, chez-nous,
Il y a une croix
Plantée vers l'horizon__
Puis, une mer à cailloux
Qui entonne d'une voix
Plaintive cette chanson:

Hier, c'était bien beau!
Mais, demain ça menace
Pour qui de vous, crapauds,
Ne trouviez point votre place.

Près du chemin des écoles,
Il y a un drapeau
Piqué vers l'avenir__
Puis, des pinsons qui s'envolent
Vers l'étang des crapauds
Semblant vouloir redire:

Hier, c'était bien beau!
Mais, demain ça menace
Pour qui de vous crapauds
Ne trouviez point votre place.

Près des allées de l'étang,
Il y a belles fleurs,
Grands sapins; chaud soleil__
Les sourires de grands-enfants
Qui se donnent, sans pudeur,
A l'amour en éveil.

Hier, c'était bien beau!
Mais, demain, ça menace
Pour qui de nous crapauds
Ne trouvions point notre place.

Etang, école, sentier!
Le passé! L'avenir!
C'est le présent qui compte.
Il faut, crapauds, grouiller__
Aimer, pleurer et rire!
C'est le présent qui compte.

Hier, c'était bien beau!
Demain sera de race
Qui, aujourd'hui, d'un mot
Peut définir sa place.
Crapaud,
Crapaud,
Crapaud,
Crapaud.

1854: L'IMMIGREE

La Canadienne,
Humble dame
Au deuil d'un amant au visage,
L'anneau conjugal lui serrant encore le doigt__
Dans l'autre main, le poignet d'un enfant
Qui se hâte avec elle vers la poussière__
Où s'achemine-t-elle?

Au passage,
Elle se noie les yeux dans le fleuve.
Les vagues,
S'abreuvant de ses larmes,
Coulent à la cadence de son coeur.
Puis, d'un pas, elle franchit l'histoire.

Avec ce pas, menacée par le temps__
Son passé, un rêve sans fin;
Son avenir, un demain sans passé__
Où s'ammène-t-elle?

Elle regarde en passant
Les terres broyées par le soleil
Au ras de vallons jalonnés de verdure.
De ses pieds-nus,
Elle foule de sang
Les sillons crevassés du portage.

Elle salue sur la route une image:
La silhouette d'une croix
Balayée par un érable,
L'Américaine.

DU HAUT EN BAS

Il y a près d'un siècle de vie,
De longue existence,
Entre le bas de la colline
   Et le coteau
De chez-nous.

Là-haut,
La masure du défunt Maxime,
   D'un rouge Picard,
Gît dans le foin d'octobre
Comme si elle avait encore besoin
De racine
Dans la terre déjà vécue.
En bas,
Plus moderne
Et curée par les soins du présent,
Une maison blanche
Fait sa coquette
Près du macadam de la Route 161.

Le voyageur,
Pour qui les années
   Sont les heures d'un cadran,
Ne peut s'empêcher d'observer
Que les deux habitats
Sont les monuments des hommes.
Maison et masure
Reflètent les mystères du temps__
Comme les pyramides de l'Egypte,
   Les châteaux de Versailles,
Saint-Pierre de Rome,
Les dolmens,
Et les huttes primitives
Tirées sur les tableaux
   Des musées.

Maison et masure,
Sur la toile de la Route 161
Et du coteau,
Sont une culture de famille,
D'intimité
Et d'humbles gens
Qui naissent
Et qui meurent dans le vent.
Cette culture
Souffle
L'écho d'une langue
   Que ces gens ont parlée,
Les amours
   Qu'ils ont pleurés,
Et leur volonté
   De vivre la misère dans le bien
Afin de mieux nourrir
Les bonheurs du destin.

Très souvent,
Je parcours les cent ans
Du pied de la colline
   Et du coteau__
Entre les ardeurs
   D'une maison blanche
Et les douceurs
   D'une masure
Où vivait mon grand-père,
   Maxime Beaupré.
Ma culture,
Je n'ai pas à la chercher.
Je n'ai qu'à ouvrir les yeux
   Et regarder___
Du haut en bas
Entre deux maisonnées.

J'AI TANT AIME

Personne n'aime une rose plus que moi
Ni jardinier
Ni ravisseur
Ni amant

De sa tige
Elle nourrit mes rêves
Enivre mes passions
Boit de mon sang

Avant qu'elle soupire
Je caresse son existence
Ravis sa beauté
Aspire son parfum

Personne n'aime une rose plus que moi
J'en ai cueilli des centaines
Entre les pages
De la vie
Où j'ai tant aimé!

THEOPHILE

Lorsque Théo était vivant
Le village nous était un paradis
Lorsque Théo était vivant

Il était raconteur
Il était vieux-sage
Il était bouffon
Il était ratoureur
Travailleur
Mangeur de boudin
De tourtière
De 'plogue'
De creton
Comme il était Acadien

Il avait les yeux chétifs
Très bruns
Il avait les cheveux touffus
Très blancs
Il était pâle,
Il avait les épaules courbées
Il avait le pas lourd
Parfois chancellant
Toujours mesuré
Jamais pressé
Comme il était Acadien

Il était pour les quadrilles
Il était pour les folklores
Il était pour les enfants
Les jeunes
Les coeurs grands
Il était pour le soleil sur le sarrasin
La pluie sur les noisettes
Les patates terreuses
Les grands bouleaux
Les sapins
Le bleu de l'Atlantique
Le drapeau
Le porc-épic
Comme il était Acadien

Il avait toujours son chapelet
Il avait souvent la parole
Il avait parfois 'son petit coup'

Il avait peu d'argent
Beaucoup de douceur
Beaucoup de temps
Peu d'argent
Comme il était Acadien
Théo

Il pleurait aux funérailles
Il saluait tous les amis
Il parlait aux veuves
Il souriait aux enfants
Il buvait 'son coup'
Un peu partout
Avec n'importe qui
Pour le moindre prétexte
A Noël
Les anniversaires
Le vendredi

Théo
Comme il était vivant
Comme il était Acadien
Sa plus grande vertu était
D'être humain.

JE VEUX VIEILLIR

Je vois le temps vieillir
Entre deux grands sapins.
   Du premier, j'entends dire:
      La vie finit demain.
   Mais l'autre lui m'inspire:
      Elle commence ce matin.
Commencer ou finir,
C'est un banal refrain.
Le temps qui doit vieillir
Ne vit que son destin.
   La vie ne peut mourir,
      Aujourd'hui ou demain,
   Pour qui la veut nourrir
   Du grand amour humain.
Ainsi, je veux vieillir
Entre deux grands sapins:
De ceux qui veulent grandir
L'amour entre les mains.

PIEDS-NUS

La Vie marchait pieds-nus
Parmi les sages de la terre.

Un savant l'avait vue
  Dans le ravage d'un tonnerre;
L'autre l'avait vaincue
  Dans le coquillage de la mer;
Un dernier avait dû
  La surprendre loin de la terre.

Un homme moins connu,
Sans prétention d'élu,
Leur dit qu'il a découvert
Que La Vie est moins sévère
Que la peignaient les hommes-sages.
Elle ne porte qu'un seul visage:
La Vie marche pieds-nus
Semant l'amour par toute la terre.

La vraie sagesse est de savoir donner
A La Vie ce qu'Elle nous veut aimer.

DESSEIN SANS HISTOIRE

Le temps se mire dans un reflet mortel:
La vie n'a que ses jours, ses mois,
Ses ans trop courts__ses peines, ses joies.
Mais quand je rêve aux destins éternels,
Il faut que de mes rires, mes pleurs,
Le temps retouche quelques splendeurs.

Sur un rayon de fantaisie débile
Où ma jeunesse, d'un coin riant,
Court vers un âge aux maux navrants,
Je m'imagine imbu de grâces séniles.
D'un tel aveugle, les pires naufrages,
Qui m'en prédit l'amer suffrage?

C'est là le vice d'un siècle trop précoce,
Perdu dans un fléau mondain,
Epris de mille désirs malsains;
Les ruines plus maudites de guerres atroces
Sur les grands champs desquels, l'élite
N'avait jamais prévu les suites.

Hélas! Si, de ces temps nouveaux, le sort
Dont le tableau est sans histoire,
C'est nous qui en vivons l'espoir,
Nous paraît terrible en tout rapport,
Il nous demeure le bel avenir,
Le proche demain, pour conquérir.

DANS LA BRUME

Marie Lynne,
Le temps où j'habite est une brume__
Celle qui lève;
Celle qui tombe;
Celle qui sommeille dans la nuit;
Et celle qui m'envahit à chaque jour.

L'espace de mon existence,
C'est une côte.
C'est une mer.
C'est cette peau mouvante
Qui tâtonne les pierres mouillées
En se plaignant de soif.

Mon existence, Marie Lynne,
C'est la brume.
C'est la soif.

La brume,
Qui s'emmaille avec la lueur de l'espace,
Se moutonne contre mes flancs
Et me parfume de mer, d'épave et de cimetière.

Et la soif?
La soif m'est une aridité
Où l'émotion s'abreuve d'un feu,
Comme d'un désir languissant,
Qui ne peut être désaltéré
Sans toi.

La vie ne m'est plus qu'un espace sans issue
Entre deux moments de brume:
Le jour et la nuit.

Parfois, dans cette solitude,
Je m'épanche vers les choses.
D'où vient la mer?
D'où vient la côte?
Où va la mer?
Où va la côte?
Ces pensées, files de mes illusions,
Fabriquent le tissu de ma réalité.
Elles sont comme la chair__
Vécues mais sans importance
Entre deux moments inconnus:
La naissance et la mort.

Ainsi, loin de toi, Marie Lynne,
Cette peau mouvante,
Voilée dans des moments de brume
Entre la côte et la mer,
Te désire
En se plaignant de soif!

A LA FENETRE

Je décris de l'hiver
   Comme si c'était le printemps
A la fenêtre d'hier
   Car aujourd'hui n'a pas le temps.

Je sens
   La neige qui est en fleur;
   Les arbres en feuilles de glaçon;
   La nature, dans son ardeur,
   Qui lave le plancher et le plafond.

J'entends
   Dans la forêt parler le pin,
   Alors que dorment l'érable et le bouleau,
   Dans une voix qui n'inspire rien
   Sauf le temps, le silence et le repos.

Je vois
   Le champ jouer à la cachette,
   Sous des nuages bourrés de flocons,
   Riant dans sa blanche jaquette
   Percée d'une clôture et mille joncs.

Pour moi,
Les fleurs reflètent l'hiver
    Comme la neige le printemps
A la fenêtre d'hier
    Où aujourd'hui n'a plus de temps.

LA MOISSON DU PRINTEMPS

Petit bourgeon
D'une matinée,
J'attendais le plus beau printemps
Pour me baigner de chaleur
A travers la fenêtre
Que l'hiver avait transi
Depuis déjà très longtemps.

C'était ma septième saison.

Pour mes raisons
Dans la journée,
J'attendais la chaleur du temps
Qui, en verdure et en fleurs,
Sous le soleil va naître.
Une jeune pudeur me saisit
De corps et de sentiments.

C'était ma quinzième saison.

Quelle création qui remplit tous nos matins
Comme une émotion digne de sa parure__
Semant jonquilles et roses par les chemins
Et cent mille fruits terrestres par son allure!

Aux passions
De chaque année,
J'attendais l'humeur du printemps
Pour lui ravir un bonheur
A travers la fenêtre
Où la vie follement mugit
Sa colère de vent en vent.

C'était ma trentième saison,

Puis, moribond
Dans la veillée,
J'attendais le soupir du temps
Et le souvenir des fleurs
Qui de mes larmes doivent naître.
Une longue langueur me saisit
De corps et de sentiments.

Ce serait ma dernière saison.

Chaque printemps est un grand désir
Planté dans la terre et dans le temps.
Je sème l'amour et les chauds sourires
Par tous les chemins, par tous les vents.
A la moisson, nous devons cueillir
Le fruit de l'amour de nos printemps.

UNE PLAIE

La paix
De nos jours,
C'est une guerre continue.
Pour la décrire,
Il faut en avoir souffert les abus.
La paix,
De nos jours,
C'est une plaie
Qui prend trop de temps à guérir.
Sitôt cicatrisée,
Un autre assaut se déclenche
Pour l'ouvrir et l'agoniser
Tentant de la paralyser,
   De l'étouffer,
   Et de la faire mourir.
Mais, la paix refuse de se rendre.
C'est une plaie
Nourrie par la souffrance
Qui porte depuis longtemps
L'auréole du martyr.
Ainsi,
De nos jours,
La paix,
C'est un homme ou une femme
Piqué par la drogue de l'ennui,
   Par la confiance du désespoir,
   Par la guerre de la haine,
   Par la justice de l'ironie.

C'est un enfant
Qui n'a pas appris à sourire
Mais qui attend son tour.
Ce sont des mondes
A la merci des immondes.
C'est une terre
Où l'amour se débat
Pour être aimé.
La paix,
C'est un drapeau en haillons,
Une ville ravagée,
Un village dépeuplé.
C'est un temps mal vécu;
Une vie à recommencer.
C'est un rêve
Enfoncé dans des épines.
La paix,
De nos jours,
C'est une plaie
Léchée par l'humanité
Qui se nourrit de visions
Semblables à celles d'une femme
Qui souffre du cancer
Et qui doit enfanter.
La paix,
Je la décris comme ça,
Comme la maîtresse de la souffrance.
Car, étant son enfant maudit,
C'est le seul visage
Que je lui ai compris.

DEFINIR SES VALEURS

On vit du temps
De l'espace
Aux jours des plus grands bonheurs
En espérant
Qu'une trace
De joie soulage nos douleurs

Un sourire
Ça vaut bien deux larmes
Un sourire
De l'ennui me désarme

Le silence
Ça vaut bien deux mots
Le silence
De mon coeur est l'écho

La patience
Ça vaut bien deux heures
La patience
De l'homme est la grandeur

Le travail
Ça vaut bien la paresse
Le travail
De mes heures est maîtresse

Un ami
Ça vaut deux étrangers
Un ami
C'est bien fait pour aimer

La vie
Ça vaut bien la mort
La vie
De l'amour est l'effort

On vit du temps
De l'espace
Aux jours des plus grands bonheurs
En espérant
Qu'une trace
De joie soulage nos douleurs

LE PREMIER SOUVENIR

Il est né un matin,
Dans la rosée,
Le premier souvenir__
Le premier souvenir de l'homme.

Il est né comme un soupçon:
Sans parole,
Avec hésitation,
Esprit,
Sensualité.

Il est né à l'ombre d'un tilleul,
Au son d'un oiseau,
Le premier souvenir__
Ce rêve à la réalité,
Premier mensonge à la vérité,
Sans mensonge
Sans vérité
Pur comme l'innocence de l'homme
A l'éveil de son humanité.

Le premier souvenir
Du premier homme,
Il est né un peu sans destin
Comme une rose
L'écorce d'un bouleau
Une pierre
Un pinson
Un ruisseau dans la vallée.

Le premier souvenir
Du premier homme,
Il est né un matin
Dans la rosée.

T'en souviens-tu?

DANS MON JARDIN

Nous n'irons plus sur la lune,
Mon imagination et moi.
Les astronautes y sont allés;
Mais ils n'ont rien trouvé.
C'était, peut-être, un moment inopportun.
Ils n'ont photographié que lumière,
Noirceur
Et cratères.
Ils n'ont ramené que sable et pierres.
Moi, j'y soupçonnais
Cerises sauvages, chardons, muguets
Et un peu d'amour humain.
Il m'a bien déçu ce voyage en fusée.
C'était mon dernier,
Alors, à quoi rêver maintenant?
Des songes plus terrestres?
Je veux bien...
Un univers réduit à mon jardin
Où il y a des violettes,
Des odeurs de matin,
Des citrouilles,
Des vers de pêche,
Des clairs de lune,
Et un coeur comme le tien.

LE VOL

La mouette
Glisse gentiment
Dans le port.
   Puis, elle se repose
   Sur le mât
   D'un bateau à voile.
Au loin,
Un puits de pétrole
Se laisse lécher
Par les vagues.
    La mouette
    Reprend son vol
    Vers le golfe.
Bientôt,
La tache grise
A disparu
Au-delà du puits de pétrole.

L'ARCHITECTE

Le talent
C'est une maison à étages
Où on y ranime
En la montant
Son courage et son inspiration
Pour grandir

La maison
C'est nous qui la construisons
   Dimensions
   Perspectives
   Proportions
Les étages
C'est nous qui les ajoutons
      Quitte aux autres
      D'y introduire des modifications.

Certains bâtissent une maison vide
D'autres l'aiment bien ornée
Quant à moi
   Comme pour bien des gens
J'aime ma maison remplie
   De choses que j'aime
   D'activités que j'aime
   Et de mains
      Qui se donnent la main pour s'aimer

Le talent
La création
La vie
C'est toute la même chose
Une maison à étages
Construite par quiconque
    Est l'architecte
       De son temps

L'OPTIMISTE

La vérité
Que je refuse de croire,
Je la vérifie.

Le sentiment
Que je refuse de ressentir
Je l'exploite.

L'action
Que je refuse de consommer,
Je l'anime.

La pensée
Que je refuse d'exprimer,
Je l'éveille.

La réalité
Que je refuse de comprendre,
Je l'imagine.

La vie
Que je refuse de vivre,
Je la suis.

Je refuse,
Comme ça,
D'être engagé comme une chose__
Tout en cherchant
Mon identité
Mon bonheur,
Et mon humanité.

DE NOIR ET DE BLANC

Depuis très longtemps
L'homme se peigne des rêves,
Des ombres
De bateaux à voiles
Qui se jouent à la cachette
Sous les ponts échelonnées du temps.

Les miens sont tracés à coups de fusain,
Des schémas
Griffonnés
Au gré des flots
A la dérive de mes sentiments.

Les plus illuminés
Sont enveloppés de soleil marin,
Argenté,
Sur des pavillons de chiffon
Aux plis discrets.

Les plus imaginaires
Sont les plus coquets,
Des pirates
En noir squelette
Au sourire d'ivoire.

Les plus mémorables
Sont toujours esquissés
En noir et en blanc
Couleurs d'angoisse profonde,
Spontanée,
Momentanée,
Surgissant sur la crête des eaux.

Mais je vague
Le plus souvent
Dans un rêve aux ondes
De blanc et de noir
Prostituées__
Sous des nuages gris
Tirés sur la longue muraille de la vie.

LIBERATION

Dans une grenouillère,
Il y a bien des étés,
Les têtards avaient pris la décision
D'éliminer les grenouilles:
   Leurs idées
   Leurs traditions
   Leur parler
   Leur discipline.

Le phénomène arbitraire
   A persisté très longtemps.

Dès qu'une génération
   Prenait conscience d'elle-même,
Il fallait isoler têtards et grenouilles.
Puis, on se défaisait des anciens
Dont le comportement
   S'était fixé dans le temps.

Le coup d'extermination
   Etait toujours exécuté
      A la guise des révoltés.

Ainsi,
   Dans la grenouillère,
   D'une génération à l'autre,
   On se protégeait de l'une contre l'autre.

Aussi,
   L'espoir de chacun n'avait jamais
      De concurrence;
   La liberté de personne ne souffrait
      De la suppression.

   Les actions d'aucun
      N'étaient mesurées d'après un système
      De valeurs.

Personne n'avait de complexe,
         Sauf un:
   Celui d'être meurtrier.

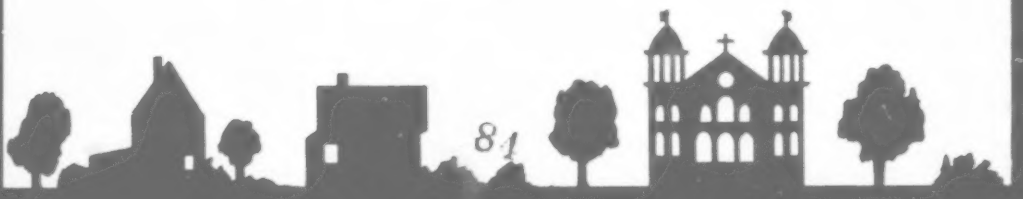
LE VILLAGE

La nuit sombre dans mes ennuis.
Je cherche dans l'ombre
   Les journées
   Les plus courtes
   Et les plus longues
Celles qui ressemblent à aujourd'hui.

Tu vois le matin, Marguerite?

Basile siffle des airs de mai.
Michèle sourit
   Dans sa robe de ciel rose.
C'est comme ça
Sur le trottoir
   Qui respire l'haleine du matin,
Que deux enfants
   Se dirigent
      Vers le quotidien de la vie
   Dans notre petit village
      Nommé Lille.
La journée est commencée.

La jeune fille,
Avec son entrain de seize ans,
Salue le vieil Octave,
   Le doyen du village.
Basile accoste un copain
   Aussi âgé que lui
   Mais pas plus sage.



Puis, viennent le curé,
   Le facteur, le banquier,
   Le docteur, le fermier,
   La serveuse, l'infirmière,
   La ménagère,
   Deux voisins
      Liés par de communes aventures,
   L'ouvrier, le cordonnier.
   De jeunes imberbes,
   Un homme au talent de forgeron,
   Un défilé
      De robes et de jupons
   Sur des chairs de femmes fortes__
Tout un monde villageois
Qui s'entasse
   En ombres qui s'embrassent
Sous la flèche d'un clocher
Ou le pignon d'un toit.

Toute la matinée,
Comme dans le creux
   D'un coeur qui soupire,
Cette humanité se converge
Vers le centre du village.

Tu as-vu le matin, Marguerite?

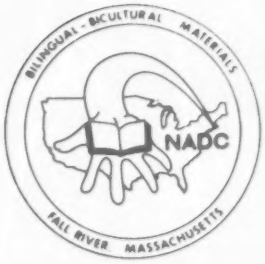
Dans l'après-midi,
Les gens vont et viennent
Qui n'ont d'autres soucis
   Que ceux d'aujourd'hui:
Se connaître,
Se revoir,
Se refaire,
Et s'aimer.

La vie consiste
A entrer dans un magasin,
A sortir d'un bar,
A marcher vite,
A ralentir le pas
   Au coin d'une rue,
A réchauffer un coeur,
A souffrir le venin
   D'une rancune.
C'est encore
La saveur
   D'une marmite de soupe aux pois,
L'oeil beurré d'un enfant,
Les quiproquos d'un visiteur,
La fin d'un orage,
La fin d'une promenade,
La fin d'une semence,
La fin d'une vie,
Le nouveau-né,
La grande-tante,
Et l'étranger.

Ecoute, Marguerite,
Ce sont les Matines,
   L'Angelus,
   Et les Vêpres__
Les échos d'hier
   Que l'on entend aujourd'hui.

Lille,
C'est notre village
Dans le creuset d'un vallon.
Dans la noirceur de la nuit,
   Il se repose;
   Il sommeille;
   Il vieillit.

Pendant ce temps,
Je sombre dans mes ennuis
En attendant que le matin me sourit.



PUBLISHED AND DISSEMINATED
BY THE NATIONAL
ASSESSMENT AND DISSEMINATION CENTER
FOR BILINGUAL EDUCATION
AT
FALL RIVER, MASSACHUSETTS

in cooperation with the

nmdc

National Materials Development Center

French & Portuguese

168 South River Road, Bedford, N.H. 03102 • Telephone 603/668-7198

For additional information write:

National Assessment and Dissemination Center For Bilingual–Bicultural Education
ESEA, Title VII
385 High Street
Fall River, Massachusetts 02720

John R. Correiro, Director